

NADIA COSTE

JIVANA

A woman with long blonde hair, wearing a white, ethereal dress with large, translucent wings, is shown in a dark, forest-like setting. She is leaning forward, looking down. The scene is illuminated by numerous small, glowing fireflies or magical particles scattered around her. The overall mood is mysterious and magical.

NAOS

JIVANA

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Naos, septembre 2018

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-915-1 // EAN : 9782366299151

1.

L'esprit de Savironah

*C'était un temps où le Dor brillait.
Un temps où les dieux dormaient.
Un temps où la paix régnait sur le Monde et les montagnes.*

*Mais le vent se levait déjà au-dessus de l'île du Fléau.
La menace approchait, et bientôt,
Les ténèbres engloutiraient la terre et l'eau.*

Sohalia, chroniques du Dor disparu



J'ai toujours su que j'abritais une déesse. D'aussi loin que je m'en souviens, Savironah a toujours été là, quelque part en moi. Ce n'est qu'en grandissant que j'ai réalisé que les autres fedeylins de la vallée des Mandarukas étaient différents. Ou plutôt, que j'étais à part.

Je n'ai jamais confondu la voix chaude et grave de Savironah avec mes propres pensées, mais mes semblables ont

du mal à se rendre compte que nous sommes deux dans un seul corps. Lorsque leur empathie me frôle et rencontre mon esprit puis celui de ma déesse, ils préfèrent s'éloigner, effrayés par cette étrangeté qu'ils ne comprennent pas. Avec le temps, cette mise à l'écart m'est devenue naturelle. Ils m'acceptent parmi eux, mais pas au point de me considérer comme normale.

Bien sûr, je pourrais éviter de m'adresser à Savironah, même mentalement. Les autres ne me considéreraient sans doute pas comme une folle qui se parle toute seule. Mais que puis-je faire ? Obliger l'esprit de la déesse à se terrer dans un recoin de mon corps et l'oublier ? Non. Je lui dois bien trop. Si elle n'avait pas été là, alors que je n'étais encore qu'une fragile larvelyn dans une bulle asséchée par le voyage de sa mère à travers le désert, je n'aurais pas survécu.

Ne dis pas de bêtises, Jivana, tu sais bien que je n'ai pas fait grand-chose.

Je formule une pensée qui lui est adressée directement, avec un sourire intérieur :

« Tu m'as insufflé la force de survivre. »

L'esprit de la déesse se déplace dans ma poitrine, comme un courant chaud dans une rivière. Je l'imagine parfois pareille à une libellule de brume qui s'étire, se délite, puis se recroqueville au creux de mon ventre, mon épaule, ou ma hanche. Cette fois-ci, Savironah remonte le long de mon cou, jusqu'à mon oreille.

C'est ce que t'a raconté ta mère. Mais tu étais déjà forte sans moi. C'est pour cela que je t'ai choisie.

Cette conversation revient encore. Vingt-cinq ans qu'elle m'en parle. Je la taquine :

« Tu ne m'as pas choisie, tu t'es glissée dans la bulle la plus proche de ton tombeau... »

Je la sens se renfrogner. Elle quitte l'abri de mon cou et se fait toute petite pour se terrer en moi. Je l'intercepte en posant une main sur mon ventre. Elle s'arrête.

« Je suis désolée, je ne voulais pas te faire de peine. »

Je le sais bien, Petite Bulle.

Sa chaleur irradie dans ma main. Je lui transmets toute ma tendresse pour la rassurer. Son état lui pèse. Une déesse coincée dans le corps d'une fedeylin ! Privée de ses pouvoirs ! Si elle avait su, aurait-elle quitté son tombeau pour se réfugier dans ma bulle ?

Bien sûr.

Je ris en secouant la tête.

« Tu mens ! »

Elle m'adresse l'équivalent d'un tirage de langue et je sens que nos tensions s'apaisent.

Si j'avais réalisé que l'incarnation ne fonctionnerait pas, j'aurais sans doute hésité davantage, admet-elle. Mais j'aurais détesté rester coincée dans ce sarcophage de pierre pendant des années !

« Tu y étais pourtant depuis plusieurs ères... »

Ce n'était pas pareil. Le temps passait différemment !

« D'accord, d'accord. En tout cas, je suis ravie que tu sois avec moi. »

Et j'aurais regretté de ne pas t'avoir connue.

Je ferme les yeux, comme pour plonger au fond de moi-même, à ses côtés, et l'enlacer de ma tendresse. Son esprit étreint le mien. Lorsque nous nous séparons, je me sens apaisée. Tout va bien entre nous et je ferai tout pour que cela dure. Savironah partage ma vie depuis toujours et, si je ne peux pas lui offrir la liberté qu'elle mérite, ni lui donner les pouvoirs qui lui manquent, je veux au moins la rendre heureuse.

Parfois je me demande si son esprit quittera mon corps à ma mort. Est-ce qu'il retournera dans son tombeau, au cœur de la brèche du Rajmalaya ? Les fedeylins y entretiennent les herbes du souvenir qui ont préservé son essence avant notre rencontre, comme si elle était toujours là-bas. Il y a même un gardien qui veille sur la caverne vide. Combien de temps devra-t-elle encore attendre pour s'incarner dans un autre corps, avec plus de réussite, cette fois-ci ?

Mais peut-être que son esprit restera en moi ? Peut-être prendra-t-elle possession de mes membres pour agiter cette enveloppe corporelle vide ? Qui sait, une fois mon âme envolée, la déesse pourra peut-être s'épanouir librement, et

retrouver enfin ses pouvoirs, comme elle l'espérait en se glissant dans ma bulle...

Lorsque de telles pensées me traversent, je masque mes questions car Savironah n'aime pas que je pense à ma mort. L'espérance de vie des fedeylins est pourtant bien courte par rapport à l'immortalité d'une déesse, elle devrait y songer, elle aussi.

Mais, aujourd'hui, je n'ai pas le loisir de me poser ce genre de question. Je veux profiter du beau temps pour récolter des perce-pierres, ces fleurs grosses comme ma tête qui servent à confectionner des remèdes pour tout mon peuple.

Quelques battements d'ailes m'ont suffi à rejoindre le sommet de la roche qui abrite le village, d'où j'ai une vue imprenable sur la mer Locuste. L'éclat du Dor fait scintiller l'eau dans laquelle l'astre du jour se reflète. À mes pieds, les longues falaises de pierre grise tombent à pic. Je frissonne en imaginant une chute de cette hauteur avec des ailes abîmées. Heureusement, les miennes sont intactes. Aussi blanches que le jour où leur articulation a été extraite de mon dos, lors de la cérémonie où j'ai quitté mon statut de mudeylin pour devenir une adulte.

L'écume des vaguelettes vient effleurer la base des rochers en disparaissant. Il n'y a presque pas de vent. Samali, la récoltrice avec qui je partage mon travail sur les boutures, m'a dit ce matin que la journée serait idéale pour la cueillette des plantes médicinales qui poussent à flanc de falaise. Elle avait raison. Je suis heureuse qu'elle ait proposé de s'occuper de mes tâches pour me permettre de m'isoler. Elle sait que j'en ai besoin.

Je me suis munie d'un large sac de fibres tressées dont j'ai glissé l'anse entre mes ailes de façon à garder les mains libres. Pour l'instant, il est vide, à l'exception de mes couteaux et burins à tête de pierre taillée. Alors que je m'apprête à décoller, je sens une présence approcher. Je me retourne aussitôt en direction du village, en contrebas.

Je distingue les silhouettes de dizaines de fedeylins de tous âges qui vaquent à leurs occupations sur la place. Vers le nord, des récolteurs munis de leurs outils d'élagage se préparent pour voler en direction de la forêt de mandarukas. Samali est parmi eux. Elle est ce qui se rapproche le plus d'une amie pour moi, même si elle ne le sait pas. C'est l'une des rares fedeylins du village à me parler sans chercher à comprendre ce qui ne va pas chez moi.

Près des grottes d'habitation qui ressemblent à des gabdas creusées dans la roche, des petits larveylins dansent au rythme de flûtes et tromblins maniés par des créateurs inspirés. Des femelles étendent de grands tissus colorés qu'elles ont lavés aux sources chaudes, tandis que des bâtisseurs consolident la fontaine au centre de la place. Certains marquent le rythme de la musique en sifflant ou en tapant du pied. Aucun ne se dirige dans ma direction. Pourtant, la présence se rapproche toujours.

Je jette un coup d'œil vers le Rajmalaya, mais personne ne vient de l'imposante montagne au sommet enneigé. L'esplanade extérieure de la brèche est vide, tout comme l'escalier qui y mène.

Une ombre couvre soudain la mienne.

— Jivana !

Oh, non, pas lui !

Je lève la tête et découvre un grand mâle aux ailes bleues qui se pose tout près de moi.

— Bonjour, Ishayu.

J'essaye de ne pas paraître trop froide, mais son arrivée ne me réjouit pas. Des journées aussi parfaites pour récolter des plantes accrochées à la verticale des falaises, il n'y en a pas beaucoup, et je n'ai pas de temps à perdre en bavardages !

Mais Ishayu me sourit, comme s'il ne percevait pas mon agacement de le voir atterrir ici, ou qu'il ne sentait pas l'hostilité manifeste que dégage Savironah.

— Je te cherchais ! me dit-il alors que son sourire s'agrandit encore.

Il mesure deux têtes de plus que moi et je n'aime pas lever le cou pour lui faire face. Je n'aime pas non plus son menton proéminent, avec sa fossette au centre, mal cachée par sa courte barbe. J'ai toujours du mal à détourner les yeux de ce pli trop profond. Pourtant, le reste de son visage n'est pas désagréable. Il a une bouche fine, le nez droit, deux yeux bleus comme ses ailes et un front large où retombent quelques mèches claires... Mais ce menton grossier fait oublier la grâce de ses autres traits.

Je demande, incrédule :

— Tu comptes venir récolter du perce-pierre avec moi ?

Il repousse mon idée de la main. Il n'est pas du genre à s'embêter avec les plantes difficiles à cueillir. Lui s'occupe des mandarukas, les grands arbres qui bordent le nord du village, et dont l'énergie décuple nos capacités empathiques.

— Non, je voulais te demander si... tu as pris ta décision.

Forcément.

Je fais mine de ne pas me souvenir de quoi il veut parler.

— Pour la ponte, continue-t-il.

— Oh, ça ? Non. Je réfléchis toujours. Mais sois sûr que tu seras le premier à connaître mon choix !

Je n'ai pas dû employer les bons mots car ma réponse a l'air de le satisfaire. Alors qu'il devrait comprendre que non, je ne lui demanderai pas de servir de père à mes hypothétiques futurs rejetons. Hors de question qu'il féconde mes bulles. Ni lui, ni personne.

— La bonne journée à toi, Ishayu !

Ma colère s'entend, mais je parviens à me contenir en décollant en direction de la mer Locuste. J'ai l'impression que mes yeux brillent autant que la surface de l'eau. Je chasse mes larmes avant de pivoter face à la falaise, à la recherche des premières pousses de perce-pierre à cueillir. Ishayu est parti. Il a dû redescendre du côté du village, ou retourner voir ses arbres.

Tant mieux.

« Tu ne l'aimes pas, n'est-ce pas ? »

Pas plus que toi, ma chère.

« Pourtant, il ne t'a rien fait... »

*Il m'ignore. J'ai horreur de ça.
Et puis, il n'est pas sincère. Il veut quelque chose de toi, mais je
n'arrive pas à savoir quoi.*

« Il veut des petits. »

Mais pourquoi toi ? Il y a d'autres femelles au village !

La remarque me blesse. J'ai bien vu comment les mâles m'ont regardée quand mes ailes sont sorties. Leur blancheur leur évoquait sans doute un potentiel physique pour leurs larveylins. Ne dit-on pas que, plus les ailes de la mère sont pâles, plus les petits résisteront au froid des premiers hivers ? Mais la couleur de mes ailes n'a pas suffi à faire oublier ma différence aux yeux des autres. Ils ont vite repris leurs distances, avec un mélange de gêne et de curiosité étouffée. Seul Ishayu s'est mis à me dévisager autrement au fil du temps. J'ai lu ma beauté dans son regard.

Il ne m'attire pas, mais je suis tout de même flattée de savoir que je peux plaire.

Ne doute pas de toi, Petite Bulle. Tu es bien plus belle que toutes les autres femelles de ces montagnes, avec ou sans tes ailes blanches. Le problème ne vient pas de toi, il vient de ce... enfin, de lui.

Les compliments de Savironah me paraissent trop exagérés pour être sincères, mais je comprends ce qu'elle veut dire. Ishayu dégage quelque chose qui me gêne, moi aussi.

Il est repoussant. De l'intérieur.

« Sans doute. »

J'approche d'une ombelle de fleurs jaune pâle en sortant mon couteau le plus tranchant. Chaque fleur est gorgée de suc qui rendrait l'ensemble trop lourd pour moi si je tentais de ne sectionner que la tige principale. Je positionne mon sac à l'aplomb d'une fleur, entoure le pédoncule de ma main fermée sans réussir à en faire le tour, puis abats ma pierre taillée pour le sectionner d'un geste sec, presque rageur. La fleur tombe dans mon sac et m'entraîne vers le bas. Je perds de l'altitude puis, à mesure que je m'habitue au poids qui leste ma besace, je remonte à la hauteur du buisson. Un léger souffle de vent se glisse sur ma nuque. Pas assez fort pour dévier mon vol, heureusement. En coupant une seconde fleur, je m'imagine projetée contre la falaise par une bourrasque, me faire assommer au passage et dégringoler une centaine de battements plus bas, dans l'eau de la mer Locuste.

Ne pense pas à des choses comme ça, m'ordonne Savironah.

Cette conversation aussi, nous l'avons eue des milliers de fois. Partager le même corps n'est pas facile, surtout lorsque l'une des deux ne le contrôle pas. Je ne relance pas la conversation. Si mes pensées dérangent Savironah, elle sait qu'elle peut éviter de les écouter.

C'est Ishayu qui t'a mise de mauvaise humeur.

Je soupire.

« Non, c'est la ponte. Je ne sais pas ce que je dois faire. »

Au fond de mon ventre, quelque chose se contracte. Je ne veux pas pondre. Je ne suis pas prête. Ma mère affirme que, même si j'ai des doutes maintenant, le temps que les larveyllins grandissent, j'aurai mûri. Serais-je heureuse d'être mère, dans cinq ans ?

— Je n'ai jamais voulu avoir de petits, dis-je à haute voix. Pourquoi devrais-je changer ?

Alors, je crois que tu sais très bien ce qu'il y a de meilleur pour toi ! Écoute tes envies. Écoute ton corps. Si tu n'es pas prête, ne ponds pas.

« Ce n'est pas si simple. »

Pourtant, la contracture de mon ventre se détend un peu. La solution, je l'ai. Pourquoi est-ce si difficile de la mettre en pratique ?

Lorsque mon sac est plein, je vole jusqu'à la grotte où l'on confectionne les remèdes. Les fedeyllins qui travaillent là extraient du perce-pierre l'huile et les sucres utilisés pour soigner les maux de ventre. Je me déleste de ma récolte sans un mot, pressée de retourner cueillir les feuilles que d'autres cuisineront bientôt dans des plats où le goût salé et piquant de la plante se révélera au mieux.

Mais, au moment de ressortir, ma mère m'interpelle. Je ne l'avais pas vue, toute recroquevillée dans un coin de la

grotte. Elle porte le châle coloré qu'elle m'a offert pendant mon seizième hiver. Elle l'avait cousu spécialement pour que je puisse m'en servir même en volant, lors de mes sorties dans le froid. Il est un peu petit pour moi, maintenant, alors qu'il l'enveloppe entièrement. Elle ne l'a pas quitté depuis Fribach dernier, même pendant l'été. Sa peau parcheminée et fripée ressemble à une baie flétrie. Ses cheveux blancs sont noués en couronne autour de sa tête, ce qui dégage son cou et lui donne l'air digne malgré son dos voûté. Elle trie des feuilles de busseroles dans un panier. Il y a quelques années, elle aurait accompli cette tâche en moins d'une ombre. Aujourd'hui, à quatre-vingts ans, je sais qu'elle y passera la journée entière. Mais pas question de lui faire une remarque à ce sujet. Elle est tellement heureuse de participer à la vie de la collectivité à la mesure de ses capacités physiques.

Je m'accroupis et l'embrasse.

— Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui, ma chérie. Et toi ?

— Tout va bien, maman. Je profite d'une journée sans vent pour voler du côté de la falaise.

Elle hoche la tête.

— Profites-en bien, mes doigts se coincent, ça annonce une tempête !

Je lui souris et pose une main sur les siennes. Elle est si frêle, à présent. Pourtant, ses yeux pétillent.

— Ishayu est venu me trouver ce matin, me dit-elle à voix basse.

— Ah. Toi aussi.

Pourriture ! Il n'a pas le droit d'utiliser ta mère pour t'atteindre !

J'apaise Savironah d'une pensée et laisse ma mère continuer.
— Tu devrais réfléchir à sa proposition. Il fera un bon père pour tes petits.

Je soupire.

— S'il ne te plaît pas, il y a d'autres mâles très gentils. Hetal, par exemple...

Hetal ? Il est encore pire qu'Isbayu !

Parfois, Savironah ressemble à une gamine capricieuse. J'explique à maman :

— Hetal pense que je suis bizarre.

— Oh, il l'a dit une seule fois quand il avait cinq ans ! Il a dû changer, depuis.

Je renonce à me battre contre ma mère. Elle n'a pas besoin de ça.

— J'aimerais tellement te savoir avec un bon compagnon avant que...

Elle ne termine pas sa phrase mais nous savons ce qu'elle sous-entend. Elle ne vivra pas éternellement et n'a même plus l'espoir de voir les larveylins de ma première ponte.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je vais bien. Et je suis assez grande pour veiller sur moi-même, sans avoir besoin d'un compagnon.

Elle n'a pas l'air convaincue. Je continue :

— Tu te souviens de ce que tu m'as raconté sur le village des rives du Monde ? Sur ta jeunesse et tes premières pontes ?

Tu n'avais pas besoin de mâle à tes côtés, et cela ne te semblait pas étrange !

Son regard se perd au loin, comme pour appeler les images d'un autre temps.

— C'était différent, soupire-t-elle finalement. Ici, il te faut choisir un père pour féconder tes bulles... et, si tous les mâles de ce village pensent à toi comme Hetal quand il avait cinq ans, peut-être que tu devrais réfléchir sérieusement à donner une chance à Ishayu.

Je retiens ma colère et ma frustration. Je n'ai pas envie de fatiguer davantage ma mère.

— Je retourne sur la falaise. Repose-toi, maman.

Je l'embrasse sur le front et m'éloigne aussitôt.

Elle devrait se réjouir de te savoir avec moi. Au moins, tu ne seras jamais seule.

La tendresse de Savironah me fait du bien. Si seulement les fedeylins pouvaient comprendre que je n'ai besoin de personne d'autre que ma déesse, peut-être me laisseraient-ils vivre en paix.

2. Nuage

Tout a commencé à la fin du printemps de l'an 19 de l'ère des Mandarukas, durant la dernière décade du mois de Chodoo, quelques jours avant l'arrivée de l'été.

Les sages du Rajmalaya affirment qu'aucun signe n'a précédé les événements que je vais relater dans ces tablettes. Les témoignages que j'ai pu rassembler par la suite me semblent faussés par le choc de l'arrivée du nuage, aussi, je ne consignerai pas ici les récits des maux divers que l'on a attribués après coup à cette période sombre de l'histoire des fedeylins.

Sohalia, chroniques du Dor disparu



Savironah somnole en moi tandis que mes pensées se tournent sans cesse vers la ponte et les paroles de ma mère. Je reprends ma récolte en reproduisant toujours les mêmes gestes, ce qui endort peu à peu ma vigilance.

Soudain, une forte rafale me pousse vers la falaise. Je tends les bras par réflexe pour amortir ma réception, mais cela ne suffit pas : je m'entaille les paumes. La bourrasque est si puissante que je percute la roche de l'épaule. Cela devrait me pousser à rentrer au village, mais je ne saigne presque pas, alors je décide de continuer ma récolte.

J'avise une tache blanche à quelques battements vers le nord. D'ici, on dirait de l'orpin. Je ne pensais pas qu'il pouvait en fleurir encore à cette période de l'année... Mes ailes luttent contre les bourrasques tandis que je m'approche, davantage concentrée sur la plante que sur les efforts de mon corps pour maintenir mon vol régulier. Ce n'est que lorsque je me pose sur le minuscule promontoire où poussent les fleurs aux vertus cicatrisantes que je m'aperçois que la luminosité change.

Ai-je tellement perdu la notion du temps que le soir tombe déjà ?

Je me tourne pour vérifier la hauteur du Dor.

Le vent me plaque soudain contre la falaise. Mon souffle se coupe. Un énorme nuage noir enfle depuis l'est. Et le vent le pousse par ici.

La mer Locuste est blanche d'écume. Les vagues naissent près de l'horizon et meurent dans un grand fracas en éclaboussant le bas de la falaise.

L'urgence de la situation me paralyse.

« Une tempête ! »

Ma mère avait raison ! Est-ce que j'ai le temps de rentrer me mettre à l'abri avant la pluie ? Le fribach furieux me plaque à nouveau contre la paroi rocheuse, comme pour répondre à ma question. Même en luttant, je ne parviens pas à m'éloigner

assez pour déployer mes ailes, alors décoller... Le village me paraît si loin, à présent.

Sentant mon angoisse, Savironah se réveille.

Que se passe-t-il, Jivana ?

« Une tempête se lève. »

J'essaye de conserver un ton calme, mais la déesse perçoit ma peur.

Elle s'inquiète :

Comment une tempête peut-elle se lever si vite ? Alors qu'il n'y avait pas un brin de fribach ce matin ?

À moi non plus, cela ne me paraît pas logique, et pourtant je vois bien l'imposante masse noire qui couvre le ciel à l'horizon.

Le nuage se déplace étrangement. En plissant les yeux, j'ai l'impression qu'il prend naissance au niveau de l'eau, ou, sans doute plus justement, sur l'île du Fléau. Je ne peux pas en être sûre car la silhouette des terres ne se distingue qu'à l'aube, lorsque le lever du Dor en trahit les contours, mais il me semble que la tempête forme un cône, une spirale sombre, qui s'élève à partir de cet endroit, alimentant le nuage qui grossit encore.

Je cherche un moyen de quitter le promontoire et gagner un abri au plus vite, mais je dois renoncer. Je ne peux pas bouger. Il me faut attendre que le vent tombe pour rentrer.

Dans un murmure mental, j'avertis Savironah :

« Je vais prévenir les autres. »

Elle sait ce que cela implique : elle devra se faire toute petite pour que sa présence n'empêche pas mes pensées de toucher ceux qui ouvriront leur esprit. Aucun fedeylin ne sait à qui appartient ma seconde voix. Certains ont des doutes, c'est évident, mais aucun ne m'a clairement interrogée sur l'identité de ma déesse. Cela leur paraît impossible. Insensé. Ceux-là viennent quand même me poser des questions, une ou deux fois par an, comme si j'avais un don de prescience. Leur attitude n'encourage pas Savironah à révéler sa présence, car elle n'a jamais été ce genre de déesse. Si son incarnation avait fonctionné, elle aurait guidé notre peuple vers une connaissance plus grande pour l'ensemble des fedeylins. Elle ne serait pas devenue la confidente particulière de ces individus en mal de conseils...

Lorsque l'on me sollicite ainsi, je me montre la plus évasive possible dans mes réponses, ce qui n'a pas l'effet escompté puisque cela me donne l'air encore plus bizarre que je ne le suis réellement.

J'inspire profondément. Même si les mandarukas sont loin, les arbres amplifieront mes sensations pour informer mes semblables de l'imminence de la tempête. J'espère que leur pouvoir suffira. Et que quelques fedeylins écouteront mon appel. À force de fermer leurs esprits pour ne pas être touchés par les sensations et les pensées des autres, ils risquent de tourner le dos à l'avertissement.

Mais, au moins, tu auras fait quelque chose.

Je soupire.

« Sans doute. Prépare-toi. »

La présence de Savironah se réduit à un souffle ténu. J'ai horreur de la sentir aussi peu, mais, si j'agis vite, cela ne durera pas plus de quelques secombres.

Fedeylins du Rajmalaya !

Une tempête approche au-dessus de la mer Locuste.

Mettez-vous à l'abri si vous le pouvez !

Je leur envoie des images du nuage noir, les sensations du vent violent sur ma peau, les embruns amplifiés par les hautes vagues... jusqu'à ce qu'une voix réponde à mon appel :

Merci, Jivana.

Nous prévenons ceux qui se trouvent dehors.

C'est Vivek, l'un des sages du conseil. Une vague de soulagement me submerge : le message est passé. Je ferme mon esprit aux murmures venant du village et m'ouvre à nouveau à Savironah qui se déploie avec plaisir dans ma poitrine.

Comme je ne peux plus faire grand-chose à part attendre que le vent tombe, je pose mon sac et m'assois dessus pour l'empêcher de s'envoler. Je replie mes genoux sous mon menton pour éviter d'écraser ma récolte, puis m'enveloppe de mes ailes afin de me protéger des bourrasques glacées qui cinglent ma peau. Mon éducation m'a appris à ne pas courber le dos sous la pluie, à la laisser glisser sur mon visage et mes cheveux... mais, si j'avais le choix, je préférerais me plonger

dans l'une des sources chaudes, bien à l'abri dans la grotte des ablutions, en écoutant le chant des gouttes qui tombent sur le Rajmalaya et les pics alentour.

Tu pourras aller te détendre là-bas après, propose Savironah.

Cette idée m'aide à tenir. Le vent ne faiblit toujours pas, et l'obscurité augmente. Pourtant, aucun rideau de pluie ne tombe au-dessus de la mer. Je me prends à espérer que le fribach pousse l'énorme nuage loin de nous avant que celui-ci ne déverse ses éclairs et ses torrents.

On dirait que la moitié du ciel est masquée par une épaisse couche de graisse sombre. Le nuage miroite par endroits. C'est étrange. J'essaye de plisser les yeux pour mieux voir, mais le vent fait naître des larmes qui brouillent mon regard.

Petit à petit, la bordure du nuage s'étend comme de longs doigts noirs prêts à enserrer la mer. Toujours pas la moindre goutte de pluie. Un bruit, léger mais régulier, semble maintenant accompagner la progression de la tempête.

« Des éclairs ? »

Non. Ça grouille.

— Quoi ?

Je lève le menton d'un coup pour essayer de comprendre. Le nuage est presque à l'aplomb de la falaise. Il va bientôt survoler le village et les montagnes. Pourtant, à l'horizon, la spirale noire monte toujours de l'île du Fléau. Et aucune parcelle de ciel n'est épargnée. Le nuage ne semble pas avoir de fin.

Soudain, je distingue quelque chose. Les contours ne sont pas vaporeux, mais constitués de centaines de petits points. De milliers. Millions, peut-être. C'est de là que vient le bruit. On dirait...

— Des insectes !

À mesure que le nuage s'étend au-dessus de moi, je distingue des pattes fines, des ailes, des antennes. Les carapaces sont noires, mais leur forme fait penser à des sauterelles ou des grillons. Ils volent, groupés au point de masquer le bleu du ciel, tournés vers l'ouest, comme s'ils cherchaient à rattraper le Dor déclinant.

Dans ma panique, je m'ouvre brutalement aux fedeylins les plus proches :

*Des sauterelles ! Des grillons !
Un nuage d'insectes !
Ce n'est pas une tempête ordinaire !*

Je ressens la panique des autres. Eux aussi les ont vus. J'entends la voix de ma mère qui m'appelle désespérément :

*Jivana ! Jivana !
Viens te mettre à l'abri !
Jivana où es-tu ?*

Je n'ai pas le courage de lui avouer que je suis dehors, recroquevillée sur un petit promontoire de la falaise, face à la mer d'où arrivent toujours plus d'insectes noirs. Pourtant, il faudrait que je la rassure. Je ne dois pas la laisser s'inquiéter

pour moi... C'est Savironah qui finit par lui dire d'une voix calme :

Tout ira bien, Delyndha.

Même si les fedeylins confondent ma voix mentale et celle de ma déesse, ma mère ne se laisse pas abuser. Elle sait bien que c'est « mon autre moi » qui s'adresse à elle en employant son prénom, sans l'appeler « maman ». En un sens, entendre la voix de Savironah l'apaise plus qu'un mensonge de ma part.

Mais, bientôt, d'autres cris mentaux me parviennent. Je reconnais certains récolteurs qui s'occupent des plantations de racines et des champignons qui poussent au nord du village. Ils n'ont pas pu rentrer à temps.

Il y a des sauterelles qui quittent le nuage ! crient-ils, paniqués.

Elles dévorent tout !

Nos cultures !

Attendez, elles remontent... Oh, non ! D'autres descendent à leur tour !

Je me ferme tant bien que mal à leur douleur. Tout ce travail réduit à néant à cause d'une invasion d'insectes...

Si seulement je voyais la fin du nuage, je pourrais espérer que tout cela se termine vite, mais il en vient encore !

L'obscurité est presque totale. Seuls quelques rayons du Dor filtrent encore depuis l'arrière des montagnes. Quand le nuage aura dépassé le Rajmalaya, il fera nuit. Une nuit où aucune des deux lunes ne brillera. Une nuit sans étoiles.

Le froid m'envahit déjà. Mon impuissance à agir pour faire cesser cette tempête d'insectes me désespère. Ne pouvons-nous rien mettre en œuvre ?

Les sages pourraient préparer un grand feu ? propose Savironah.

« Avec ce vent ? Il ne prendra jamais... »

Pourtant, ce genre de bestiole craint les flammes.

Au moins, ça protégerait les récoltes et rassurerait le village...

« Dès que le vent tombera. »

J'ai beau promettre, je ne sais pas si le vent sera aussi infini que le nuage. Et si rien ne s'arrêtait ?

Savironah me paraît sereine, presque curieuse. Elle cherche dans sa mémoire si elle a déjà assisté à une situation similaire dans sa vie précédente. Autrefois déesse de la connaissance, elle était capable d'apprendre, de comprendre, de conserver le savoir et de le transmettre en un battement de cil. Mais ce pouvoir-là, comme presque tous les autres, elle l'a perdu en échouant dans son incarnation. Il lui reste quelques bribes de souvenirs, mais bien peu en comparaison de son savoir d'antan.

« Alors ? »

Non. Ça ne me dit rien.

Le silence nous enveloppe peu à peu. On dirait que tous les fedeylins se taisent, mettent leurs pensées de côté, attentifs à la suite des événements. Seuls de petits crépitements provenant du nuage d'insectes brisent la paix de cette nuit anormale.

Soudain, je me rends compte que le vent faiblit. Je me redresse d'un coup, prête à me sauver.

Attends, Jivana, sois prudente ! implore Savironah.

Mais j'ai tellement peur de ne pas avoir d'autre chance avant des ombres que je me lève, attrape mon sac, et déploie mes ailes en m'élançant du promontoire.

Non !

Je sens ma déesse se crispier, attendre la bourrasque qui aurait raison de ma témérité, mais je me suis suffisamment éloignée quand celle-ci arrive : le vent me pousse vers le village. J'oriente mes ailes pour dépasser le sommet des roches.

Au loin, j'aperçois quelques silhouettes de plumes-noires qui chassent les sauterelles. Vu le nombre des insectes, les oiseaux seront rassasiés sans avoir créé la moindre brèche dans le nuage.

Les derniers rayons du Dor disparaissent. Il n'y a plus que la nuit.

Je me guide péniblement grâce aux lueurs des gabdas et aux pensées fedeylins que je perçois. Ma mère m'appelle :

Jivana ! Jivana !

— Je suis là, maman. Rentre à l'abri.

Le vent emporte mes paroles. Je lui envoie la même phrase en pensée.

Elle scrute l'obscurité malgré sa vue défaillante. Elle me cherche avec ses sensations, plus qu'avec ses yeux. Je réussis à me poser au centre de la place du village, désertée par les fedeylins. Aussitôt, je replie mes ailes et me mets à courir en direction de la gabda que nous occupons, ma mère et moi.

— Tout va bien, maman. Ce ne sont que quelques saute-relles.

Je l'enveloppe d'un de mes bras, l'oblige à rentrer à l'intérieur, puis la guide jusqu'à sa couche pour l'allonger.

Ses mains fines aux doigts noueux serrent son châle. Mes yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité plus dense que celle de l'extérieur, mais je suis incapable de distinguer les différences entre le tissu rouge, le vert ou le bleu, qui le composent. L'ouvrage semble maintenant d'un gris sombre qui rend ma mère encore plus vieille qu'elle ne l'est en réalité. Pour chasser cette impression, j'allume un lumignon de cire et le place loin de l'entrée de la gabda pour que le vent ne le souffle pas.

Lorsque je reviens à son chevet, le regard brillant de ma mère me transperce.

— Le Dor a disparu.

— Ne dis pas de bêtises, maman. Il est juste derrière le nuage de sauterelles. Dès qu'elles partiront...

— Oh, elles ne partiront pas. C'est une punition.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Une punition divine, continue-t-elle.

À ce mot, je sens Savironah tressaillir. Mais je ne peux pas croire qu'il y ait la moindre parcelle de vérité dans cette affirmation. C'est simplement un nuage d'insectes. Qui recouvre entièrement le ciel. Et dont la source n'a pas l'air d'avoir de fin...

Je chasse ces pensées ridicules et affirme, convaincue :

— Les dieux ont bien autre chose à faire qu'envoyer des sauterelles et des grillons.

Ma mère me dévisage longuement. Son regard plonge tout au fond de moi pour atteindre Savironah.

— Demande-lui ce qu'elle en pense. Je crois qu'elle sait ce que je veux dire.

La brume de la déesse danse dans mon ventre, mal à l'aise. Par habitude, je pose une main là où Savironah se trouve, en espérant l'apaiser. Cette fois-ci, j'essaye aussi de la protéger. Ma mère n'est pas comme les fedeylins qui viennent me trouver pour entendre les conseils de Savironah. Dès qu'elle a compris que la déesse avait tenté de s'incarner en moi, alors que j'étais encore dans ma bulle, elle a voulu en informer les Sages du Conseil. Hélas, ils se sont moqués d'elle.

« Toutes les mères voient de petits dieux dans chacune de leurs pontes », lui a-t-on dit.

« C'est un miracle que Jivana ait survécu à travers le désert, ça n'en fait pas l'incarnation de Savironah pour autant ! »

L'une des plus anciennes a tout de même accepté de procéder à quelques examens, quelques tests d'échanges mentaux, mais Savironah était tellement vexée de leur attitude, qu'elle n'a pas voulu se manifester. Du moins, c'est ainsi qu'elle me le raconte, puisque je n'ai aucun souvenir de cette partie de ma vie. À force de la côtoyer, j'ai également compris que l'échec de son incarnation l'avait profondément meurtrie, à l'époque. Elle ne voulait pas appeler les Sages à l'aide car cela l'aurait obligée à avouer ses faiblesses. Être une déesse incomplète, privée d'une grande partie de sa mémoire et ses pouvoirs, la couvrait de honte. Alors elle s'est cachée en moi le temps de trouver une solution.

Cette enveloppe charnelle malhabile a grandi. Les Sages ont oublié.

Ma mère n'a plus jamais évoqué ses convictions sur l'identité de ma seconde personnalité à voix haute.

Petit à petit, la déesse et moi avons fait connaissance. Et son aigreur a disparu au profit d'une résignation, puis d'un bonheur serein.

Mais, si ma mère a cessé de clamer la vérité sur Savironah, elle est convaincue que celle-ci doit intervenir aujourd'hui.

Sauf que la déesse ne sait rien. Je l'ai déjà interrogée, et elle n'a pas souvenir d'un tel phénomène. Savironah ne me ment jamais. Pourquoi le ferait-elle maintenant ?

Pourtant, je la sens douter. Elle m'a dit la vérité tantôt, mais peut-être n'a-t-elle pas conscience du message amené par les sauterelles ?

Je dois y réfléchir, murmure-t-elle en se faisant la plus fine possible et en se roulant sur elle-même.

J'ai soudain très peur de ce qu'elle pourrait découvrir.

3.

Avant les dieux

À l'aube de l'ère de Taranys, alors que les fedeylins bâtissaient le village des rives du Monde, les dieux veillaient sur eux. Tandis que les premiers adultes formaient leurs gabdas de terre, Taranys guidait son peuple dans les travaux, conseillant, prodiguant sa sagesse depuis le fond de l'eau, tandis que Savironah dansait dans les airs. L'amour du dieu du jour pour la déesse de la nuit, le Dor, brillait chaque jour du lever au coucher.

Jusqu'à la première éclipse.

Lorsque la nuit s'est changée en jour, le Dor a disparu. Les fedeylins se sont affolés mais Taranys les a rassurés :

« Mon amour pour Savironah brille toujours derrière les lunes. Ni Olyne, ni Nooma ne pourront masquer très longtemps mes sentiments et la flamme qui les anime. »

En effet, quelques ombres plus tard, la courbure d'Olyne se découpait nettement sur l'astre du jour enfin réapparu.

Les plus savants s'intéressèrent aux mouvements des lunes pour établir le calendrier actuel. Ils consignèrent l'événement créé par l'éclipse et firent des calculs pour anticiper d'autres phénomènes similaires.

À cette époque, Itza vivait dans les montagnes. C'était une femelle papillon de belle taille, aux ailes aussi grises que la roche. Elle ignorait tout de Tarany, Savironah, ou des rives du Monde. Elle était la doyenne d'une colonie qui existait toujours à l'arrière des premiers fedeylins guidés par Savironah, au début de l'ère du Saule. Ce sont ses descendants qui nous ont conté la légende consignée sur ces tablettes.

Lorsque le Dor a disparu pour la première fois avec cette éclipse, Itza ne s'est pas lamentée, n'a pas cru à la fin du Vaste Monde. Elle a déployé ses ailes et s'est dirigée lentement vers le ciel en conjurant son peuple de l'attendre sans crainte. Elle voulait évaluer la situation en personne.

Itza est monté plus haut qu'aucun papillon n'a jamais osé. Si haut, que des gouttes cristallines se sont posées sur ses ailes et ont gelé, changeant les fines membranes en pierre. Mais plutôt qu'abandonner sa quête du Dor disparu, Itza s'est débarrassée de cette enveloppe alourdie. Ses descendants jurent que des milliers de fragments scintillants ont jailli de son corps alors qu'elle tourbillonnait dans l'air pour monter encore plus haut dans le ciel.

Le Dor a reparu. Le corps d'Itza n'est jamais redescendu de son ascension et n'a jamais été retrouvé.

On dit que, la nuit suivante, des étoiles se sont mises à briller pour la première fois. Et que l'une des constellations avait la forme d'un papillon.

*Légende d'Itza, tablettes du Rajmalaya,
an 64 de l'ère du Saule*



Savironah se ferme à mon esprit tout le reste de la journée, si tant est que nous puissions distinguer la tombée de la nuit avec ce nuage d'insectes.

Je me retrouve à errer, aussi inquiète que les autres. Chaque fedeylin a abandonné son poste, sauf ceux en charge des repas. Ils n'ont plus de repères pour calculer le passage des ombres, alors ils font le nécessaire pour que la nourriture soit prête lorsque les estomacs grondent.

Petit à petit, les villageois se retrouvent massés sur la place principale. Les parois tout autour forment comme un rempart entre nous et les insectes venant de la mer. Nous pourrions nous réfugier dans les grottes et les galeries si ceux qui nous survolent décidaient de piquer vers le sol. Mais un petit groupe suffirait à nous envahir.

Des larveyllins pleurent, serrés contre leur mère. Ils sont grands, pourtant, mais tellement désorientés qu'ils semblent tout juste éclos. Des mudeyllins dont les ailes froissées commencent à peine à sortir errent sans but, d'une grotte à l'autre, ou restent assis au bas des escaliers d'accès aux étages supérieurs.

Des récolteurs volent jusqu'à la place en formation serrée. Ils ne masquent pas assez leurs émotions, et leur nervosité filtre jusqu'à mon esprit. Leur sentiment d'injustice, aussi.

Dès qu'ils se posent, Vivek sort de la grotte où les sages tiennent conseil et leur fait signe de les rejoindre pour présenter leur rapport. Je me rends compte que je fixais le lumignon qui éclairait l'ouverture de la salle du conseil, comme tous les

autres fedeylins. Nous attendons une réponse, une mission, un point de départ pour agir.

« Savironah ? »

Mon appel mental l'effleure à peine. J'ai tellement besoin d'elle en ce moment... Je ne comprends pas pourquoi les paroles de ma mère l'ont mise dans un tel état. Ce n'est pas sa faute. Ça ne peut pas l'être.

Même si les envahisseurs du ciel sont une punition divine, ils n'ont pas été envoyés par MA déesse.

Ma mémoire me fait défaut. Nous devons consulter les textes, Petite Bulle.

Sa voix mentale est triste, mais déterminée. En un sens, ça me rassure. Je préfère qu'elle me parle plutôt qu'elle se recroqueville éternellement au creux de moi, comme si, en se cachant, le problème allait disparaître.

Je ne me cachais pas : je réfléchissais.

« Et tu as une théorie ? »

Un souvenir, plutôt. Mais incomplet.

« Donc, les textes. »

S'il te plaît.

Je m'envole pour atteindre la galerie du deuxième niveau, là où l'on a creusé la plus imposante de nos salles aux tablettes. J'ai toujours aimé ce lieu au plafond voûté, aux colonnes ouvragées, et aux longs rayonnages où s'alignent des tablettes d'argile, gravées, et de simples tablettes d'écorce couvertes d'encre. Maman me parlait souvent des salles aux tablettes du village des rives du Monde comme d'un immense trésor. À l'entendre, une vie n'aurait pas suffi à en explorer tous les recoins. Elle exagère, sans doute. Ses souvenirs de là d'où elle vient – d'où je viens, en un sens, même si j'étais encore dans ma bulle lorsque ma mère a fui – se déforment avec les années. Elle est heureuse, ici, même si ses autres larveyllins lui manquent.

« Qu'est-ce que je dois chercher ? »

Quelque chose au sujet d'un papillon. Une légende d'ici. Des montagnes, j'entends.

Savironah me rappelle un peu ma mère, parfois, quand elle se comporte ainsi, à ressasser ses souvenirs d'une vie passée. Elle ne sera plus jamais la déesse qu'elle était il y a plusieurs ères. Elle n'est plus capable de guérir les blessés d'une seule caresse de l'aile, ou de guider un peuple entier à travers le désert grâce à son seul regard. Elle ne danse plus dans le ciel pour rendre le monde plus beau en dégageant des parfums apaisants. Sa voix a perdu sa capacité à donner du pouvoir aux mots, comme elle le faisait pour protéger le village des attaques de migrants en créant des vagues d'énergie d'un simple cri.

J'étouffe mes sentiments pour ne pas nourrir à nouveau notre éternel débat : si elle avait réussi son incarnation en prenant mon corps, nous n'en serions pas là. Sa mémoire et ses pouvoirs seraient revenus. Elle pourrait veiller sur nous et nous transmettre ses connaissances pour faire grandir notre peuple comme elle le souhaitait, non pas en tant que dirigeante toute puissante, mais comme une conseillère bienveillante.

Des lumignons brillent un peu partout dans la pièce. Sai et Hapal, les deux gardiennes du lieu, vivent en permanence dans la semi-obscurité de la salle aux rares ouvertures vers l'extérieur. Hormis l'entrée de la galerie, et une sortie masquée par une porte d'écorce, il n'y a que de minuscules fenêtres rectangulaires du côté de la mer. À l'aube, lorsque le Dor se lève, les couleurs qui filtrent par ici sont magnifiques.

Il faudrait encore que le Dor se lève demain, observe Saviro-nah, impatiente.

« Le Dor se lève et se couche toujours, à mon avis. Le problème, ce sont les insectes. »

Je me munis d'un lumignon et parcours la pièce, un peu surprise de la trouver aussi vide.

« Ils doivent tous être descendus sur la place, à attendre la déclaration des sages. »

J'ouvre à peine mon empathie vers les autres et soudain, je perçois la présence de plusieurs adultes au fond de la salle. Quatre femelles, dont Sai et Hapal, sont assises autour d'une

table masquée par les rayonnages. Elles consultent en silence les tablettes étalées devant elles.

J'hésite une seconde, puis me résous à les déranger.

J'approche en me raclant la gorge pour ne pas les effrayer. Raté : Sai se retourne vivement en pointant son lumignon dans ma direction.

— Qui va là ?

— C'est moi, Jivana, lui dis-je d'une voix douce.

Autour de la table, les femelles se tendent. L'une d'elles recouvre maladroitement sa lecture par une autre tablette. De quoi a-t-elle peur ? Que je sois venue lui prendre sa connaissance ?

Je sais qu'on se méfie parfois de moi, mais ce n'est pas parce que les autres me croient folle qu'ils doivent m'imaginer en voleuse !

Je serre les poings pour calmer ma fureur.

— Quelle tragédie, ce nuage, me dit Hapal pour désamorcer les tensions.

Hapal a la voix profonde de ceux qui font la lecture aux larveylins. Je me souviens m'être assise une seule fois sur ses larges cuisses pour écouter ses histoires à la veillée. J'étais toute jeune, alors. Je ne contrôlais pas encore bien mon esprit. Elle avait senti la présence de Savironah en moi, bien sûr. Mais elle ne m'avait pas fait descendre pour repousser le contact : elle avait attendu la fin de l'histoire pour me poser à terre et me donner un conseil : « Ce que tu penses et ressens est à toi et à toi seule. Ne te mélange pas à l'esprit des autres, tu risques de t'y perdre. »

J'avais acquiescé bêtement. Hapal croyait sans doute entendre les pensées d'une autre larveylin transiter par mon esprit. Elle n'avait pas compris. Mais je ne peux la blâmer : personne n'aurait admis la vérité sur la présence de la déesse en moi, même si le nom de Savironah s'était affiché en lettres dorées sur mon front. Comment accepter un tel phénomène lorsque nos premiers savoirs reposent sur l'histoire des dieux, de leur naissance jusqu'à leur mort ? Les explications rationnelles l'emportent toujours.

Encore aujourd'hui, la vérité n'effleure pas l'esprit d'Hapal et des autres. Je hoche la tête pour confirmer que je suis moi aussi catastrophée par les événements récents, et annonce :

— Les sages débattent en ce moment pour trouver une solution.

Deux femelles opinent du chef. Elles le savent déjà.

— Tu es venue consulter des tablettes ? me demande Sai d'un air méfiant. Malgré l'obscurité ?

Elle ne se rend pas compte que c'est exactement ce que font ses amies et elle.

— Je cherche une vieille légende. Quelque chose qui daterait de l'arrivée de nos ancêtres dans les montagnes. Quelque chose au sujet d'un papillon...

J'ai à peine fini ma phrase que les quatre comploteuses échangent des regards affolés.

Souçonneuse, je continue :

— Je pense que vous savez très bien de quoi je parle. Et que vous cherchez, vous aussi, une raison qui justifierait la présence des insectes et un moyen de s'en débarrasser.

Touché.

Hapal extrait une tablette d'argile vert foncé de sous sa pile et me la met entre les mains.

— La légende d'Itza.

C'est ça ! Itza ! C'était elle, le papillon !

Je remercie Hapal d'un signe de tête et consulte la tablette. Savironah se tient bien droite, comme si elle lisait par-dessus mon épaule, ou à travers mes yeux.

Je sens le regard des quatre femelles qui m'observent tandis que je déchiffre la signification du texte.

« Ça n'a rien à voir avec notre situation : il est question d'une éclipse. »

Ce n'est pas cette phrase qui m'importe. Mais les paroles de Taranys.

« “Mon amour pour Savironah brille toujours derrière les lunes. Ni Olyne, ni Nooma ne pourront masquer très longtemps mes sentiments et la flamme qui les anime”. Il n'y a pas à dire, Taranys était fou amoureux de toi. »

Je taquine un peu ma déesse, mais au fond, j'éprouve une pointe de jalousie à imaginer celui avec lequel elle a tant vécu. Il a tout de même créé un astre pour elle, ce n'est pas rien !

Mes pensées n'ont pas l'effet escompté. Savironah se recroqueville à nouveau.

« Non, non, ne me laisse pas ! »

Trop tard. Elle s'est coupée de moi.

Je repose la tablette. Sai, Hapal et les autres attendent une réaction de ma part, comme si c'était moi qui dirigeais les recherches. Je soupire.

— C'est bien ce que je craignais. Il est question d'une éclipse, et non de la disparition du Dor.

Puisqu'elles me dévisagent avec un mélange de dévotion et de crainte, je profite de la situation.

— Vous avez d'autres pistes ?

Vu la masse de documents accumulés devant elles, je n'en doute pas.

Nouveau regard échangé entre les quatre. Puis Hapal se décale sur le banc arrondi pour me laisser m'asseoir avec elles.

— Nous essayons d'identifier les types d'insectes qui composent le nuage.

— Nous savons déjà qu'il y a des sauterelles, précise la femelle à sa droite. Et des grillons. Peut-être des criquets.

— Nous craignons qu'il n'y ait aussi des khepers, ajoute Sai. Des scarabées mangeurs de lumière.

Elle pousse devant moi une tablette d'écorce sur laquelle est dessiné un scarabée entouré d'un demi-cercle au bord irrégulier.

— Il a été représenté en train de dévorer le Dor, m'explique la quatrième.

J'en frissonne. Est-ce que je suis aussi crédule que les premiers fedeylins, qui croyaient la fin du Vaste Monde arrivée lors de la première éclipse ? Est-ce que j'ai raison en affirmant à Savironah que le Dor est toujours là, caché derrière l'épaisse couche d'insectes ?

— De quand date ce dessin ?

Ma voix, trop rauque, trahit mon émotion.

— De l'ère du Saule. Il est accompagné d'une description mentionnant la mer Locuste. Comme si les Khepers venaient de là.

— Ça se tient.

« Qu'est-ce que tu en dis, Savironah ? Est-ce que tu crois que des scarabées pourraient dévorer le Dor ? »

Elle bouge à peine en moi. Murmure tout juste, la voix emplie de peine :

Je pense que Taranys a cessé de m'aimer.

4.

Les sages

Les sages du Rajmalaya seront désignés par les fedeylins des montagnes.

Au nombre de dix, cinq mâles et cinq femelles, de tous âges et de toutes castes, ils resteront en place pendant un cycle de cinq ans.

Idéalement, chaque fedeylin du Rajmalaya prendra le rôle de sage une fois dans sa vie. Cela facilitera l'adhésion des individus aux décisions difficiles qui devront parfois être tranchées.

*Règles de vie du Rajmalaya, Prashitha,
an 2 de l'ère du Saule*



« Le Dor brillera tant que brûlera l'amour de Taranys pour Savironah ». Cette phrase fondatrice, inscrite dans la première tablette du Heilyk, qui est sans doute le texte le plus ancien consigné par mon peuple, renferme toute la peur de ma déesse. Elle est désorientée. Persuadée d'avoir raison.

C'est forcément ça, répète-t-elle en boucle.

« Mais non ! Le Dor est toujours là ! Il doit y avoir une autre explication ! »

Je balaye la salle aux tablettes d'un grand geste du bras, oubliant une seconde les quatre femelles qui m'observent avec ce regard que je connais trop bien. Celui qui dit « La petite de Delyndha est folle. »

— Je pense qu'il y a de la matière, ici. Nous pouvons chercher encore.

Mon explication justificative ne convainc pas. Je ne bloquais pas assez mes pensées : elles m'ont entendu parler avec *quelqu'un d'autre*. Quelqu'un en moi.

Je m'éloigne à grandes enjambées, promettant de revenir les aider rapidement.

« Les sages ont dû délibérer, depuis le temps. Allons voir. »

Je détourne l'attention de Savironah et l'entraîne avec moi jusqu'à l'extérieur. Mes yeux n'ont aucun mal à s'habituer à l'obscurité. Peut-être fait-il nuit, maintenant ?

De grandes torches flambent de chaque côté de la fontaine. Les villageois n'ont pas bougé. J'aperçois du mouvement à l'entrée de notre gabda : un lumignon tremble. En quelques battements, je suis à côté de ma mère et la soutiens. Nous n'échangeons pas un mot. Savironah se tend, glacée.

Je croyais qu'elles s'étaient toujours bien entendues, toutes les deux. S'il n'y avait pas eu Savironah pour se glisser dans ma bulle et lier son esprit au mien, la frêle larveylin que j'étais il y a vingt-cinq ans n'aurait pas survécu à son éclosion. Ma mère

lui a toujours été redevable de m'avoir sauvée. Et pourtant, la présence de Savironah a dressé comme un mur entre nous. Une distance.

Peut-être parce que les Sages n'ont pas cru ma mère lorsqu'elle a tenté de leur dire la vérité ?

Maman semble avoir oublié sa gratitude. Peut-être qu'elle n'est plus qu'une vieille femelle fatiguée d'avoir élevé des petits issus de quatre pontes, dont la dernière a toujours été différente...

Shadvir aussi était différent.

Je souris à l'évocation de mon frère. Le seul fedeylin des rives du Monde né sans marque le liant à son destin. Sans cette différence, aurait-il découvert la vérité sur la mort des Dieux et bravé le désert pour chercher un sauveur dans les montagnes ? Je l'ignore.

La dernière fois que je l'ai vu, j'avais cinq ans. Il venait de sortir de la brèche qui abrite le tombeau de Savironah, après plusieurs années dans un cocon lié à ma déesse. La brume du souvenir l'avait guéri, changé, fait grandir. Il était devenu fécondant, mais, plutôt que rentrer aussitôt au village des rives du Monde pour devenir le sauveur qu'il était parti chercher, il avait préféré trouver le moyen de soigner la stérilité des autres mâles. Il ne voulait pas conserver le pouvoir pour lui-même, mais le donner à tous.

Je suis convaincue qu'il a réussi à rentrer sain et sauf.

Lors de nos adieux, il m'a suggéré de venir le rejoindre lorsque mes ailes seraient sorties. J'y ai songé de nombreuses

fois lorsque j'étais plus jeune, quand le regard des autres était trop difficile à supporter, mais la perspective d'abandonner ma mère m'en a toujours dissuadé, à regret.

Les dix sages du conseil sortent un à un de leur galerie. Des lumignons éclairent leur visage soucieux. Pratiba, qui préside visiblement l'assemblée du jour, prend la parole la première, après un furtif coup d'œil au nuage d'insectes qui grouille dans le ciel. Ses ailes sont aussi rousses que ses cheveux retenus en couronne sur le haut de sa tête. Elle se tient droite, et sa façon de lever le menton bien haut accentue l'impression de dignité qu'elle dégage.

— Mes amis. Nous faisons face à une situation extraordinaire. De mémoire de fedeylin, jamais une telle nuée d'insectes ne s'était manifestée. Nous avons diverses théories, mais aucune certitude.

Je vois Ishayu qui croise les bras et renifle de mépris. Sa façon de se croire plus malin que tout le monde m'agace aujourd'hui plus que jamais.

Qu'il les expose, ses théories à lui ! s'enflamme Savironah qui suit mon raisonnement. Mais non, il n'a pas d'idée ! Tout ce qu'il sait faire, c'est critiquer ceux qui en ont !

— Nous avons pris une décision, annonce Chandresh en s'attendant à une vive réaction de la part des villageois. Nous devons nous assurer, dans un premier temps, que le Dor est simplement masqué par le nuage d'insectes.

Comme prévu, des murmures parcourent l'assemblée.

Un nœud me tord le ventre. Savironah gémit en moi. Même les sages estiment qu'il y a un risque que le Dor ait réellement disparu.

— Nous avons donc besoin de volontaires qui se rapprocheraient du nuage d'insectes pour...

Le murmure devient un brouhaha de colère. Une vague de « c'est trop dangereux ! » monte des émotions communes. Même sans les mandarukas, qui amplifient nos capacités d'empathie, nous le ressentirions.

Pratiba tente d'apaiser la foule d'un simple mouvement de mains.

— Deux ou trois personnes suffiraient...

— Et si le Dor a disparu ? crie quelqu'un dans l'assemblée.

Les sages se consultent du regard. Finalement, Vivek explique :

— Dans quelques jours, les insectes seront sans doute partis, et toute cette histoire ne sera plus qu'une légende à graver. Mais si cela doit durer... nous devons aller jusqu'à la source du problème pour comprendre les raisons qui ont poussé les insectes à envahir le ciel.

Sa déclaration coupe aussitôt toute réplique, le temps que chacun comprenne bien ce que cela implique. Je murmure à ma mère :

— Quitter la montagne. Et voler jusqu'à l'île du Fléau, au-dessus de la mer Locuste.

— C'est de la folie, me répond ma mère. Personne ne peut voler aussi loin. Et que feront nos vaillants volontaires une fois sur place ? Ils demanderont à la source qui crache ces insectes de bien vouloir arrêter ? Nous ne sommes pas des guerriers,

nous ne l'avons jamais été. Notre seul pouvoir, ici, nous le possédons grâce aux mandarukas. Envoyer un groupe pour une telle mission, c'est du suicide.

Au bord de la galerie où sont perchés les sages, j'aperçois la silhouette de Sai. Elle fait signe au dernier des dix et lui dit quelque chose à l'oreille.

Ça ne me dit rien qui vaille.

Pendant une secombres, je m'imagine déjà désignée volontaire. Que « la folle qui se parle toute seule » soit écartée du village, l'occasion est trop belle.

Tandis que le sage hoche la tête en cherchant quelqu'un dans la foule – je ne peux m'empêcher de penser que c'est moi – Vivek continue :

— Une telle expédition ne se prépare pas à la légère. C'est pourquoi nous vous demandons de bien réfléchir durant les jours qui viennent.

Il a marqué une courte hésitation en employant le mot jour. Nous sommes déjà perdus pour repérer le temps qui passe.

— En attendant, conclut Pratiba, nous vous demandons d'agir comme vous le feriez habituellement. Nous allons nous pencher sur les textes pour essayer d'en savoir plus sur ces insectes, et nos bâtisseurs vont mettre en place les clepsydras et les sabliers d'hiver pour nous aider au quotidien. Si vous avez la moindre suggestion, nous sommes à votre écoute.

D'un signe de tête, elle met fin au rassemblement. Les sages se dispersent en quelques battements. Ils se mêlent à la foule, rassurent, répondent aux questions. Les récolteurs qui ont vu

leur labour détruit par les insectes entourent rapidement l'un des conseillers.

Ma mère me presse le bras.

— Je me demande qui sera assez fou pour aller se geler les ailes dans leur mission de repérage.

Elle a raison. La légende d'Itza, dont les ailes se sont changées en pierre avant d'être brisées en une multitude d'étoiles, me fait frissonner. L'image est belle, d'accord, mais j'imagine sa douleur et je ne la souhaite à personne.

Il ne sera peut-être pas nécessaire de monter aussi haut, suggère Savironah.

C'est vrai que le nuage forme un plafond bas. Dans la légende d'Itza, celle-ci cherchait à voler jusqu'au Dor et aux lunes. Rien à voir.

Ishayu se détache du groupe et se dirige à grandes enjambées dans ma direction. J'ai la soudaine envie de placer ma mère comme un bouclier entre nous, mais je me retiens.

J'espère qu'il vient te faire ses adieux, et t'annoncer qu'il se porte volontaire pour partir de l'autre côté de la mer !

Savironah parvient presque à me faire sourire.

— Quel affreux nuage, déclare Ishayu à ma mère. Les récolteurs parlent de champs de danh entièrement ravagés...

La tristesse m'étreint. Je ne l'ai pas vu de mes propres yeux, mais j'imagine l'ampleur du désastre. Des mois de travail anéantis. Et peut-être des années de pénurie pour le village.

« Les champs » dont parle Ishayu en méritent à peine le nom. Dans la zone montagneuse où nous vivons, chaque lopin de terre fertile est exploité au mieux. J'ai moi-même participé aux dernières récoltes, et préparé des boutures à replanter avec Samali...

Cela me revient comme une décharge. Peut-être n'ont-elles pas encore été touchées ! Il faut que j'aille voir !

J'essaye de dégager mon bras de la poigne de ma mère mais, malgré son âge, elle n'est pas stupide : elle a senti que j'allais m'échapper et me maintient contre elle sans quitter Ishayu des yeux.

— J'espère que cette nuit qui s'étend ne perturbera pas trop les pontes...

Oh non, elle ne va pas recommencer...

Ishayu sourit niaisement. Il pense qu'avec l'approbation de ma mère, l'affaire est faite.

« Mais s'il croit poser la moindre goutte de semence sur mes bulles, il rêve ! »

Une nouvelle fois, mon ventre se contracte. Plutôt ne jamais pondre que me lier à lui.

Ma colère me permet de me soustraire à la poigne de ma mère.

— Excusez-moi, il faut que j'aille vérifier si...

— Jivana ? me coupe soudain Pratiba qui s'est glissée jusqu'à nous sans que je m'en aperçoive. Nous souhaiterions te parler.

Malgré mon besoin urgent de me rendre auprès de mes boutures pour évaluer leur état, l'envie de fuir Ishayu est la

plus forte. Je m'excuse une nouvelle fois – même si mon sourire ne trompe personne – et suis la sage aux cheveux roux.

Les fedeylins se retournent sur notre passage. Ils doivent arriver aux mêmes conclusions que moi : les sages vont me proposer d'être volontaire pour l'une de leurs missions suicides.

Lorsque j'entre dans la salle du conseil, les neuf autres sages sont déjà assis. Pratiba les rejoint. Je découvre Sai, debout, dans un recoin encore plus sombre que le reste de la pièce.

— Vous vouliez me voir ?

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Savironah tente de m'apaiser, tant bien que mal, mais elle est aussi nerveuse que moi.

— Ne crains rien, Jivana, me dit Vivek.

Il me semble percevoir une trace d'embarras dans sa voix, mais je suis incapable de l'affirmer.

— Jivana... tu es quelqu'un d'unique, annonce Chandresh. Tu es la seule fedeylin du Vaste Monde à ne pas avoir passé cinq ans dans une bulle avant d'éclore. Lorsque ta mère est arrivée dans les montagnes, à bout de force, en tenant sa dernière bulle desséchée contre elle, peu des nôtres auraient envisagé ta survie sans séquelles. Et pourtant, tu es maintenant adulte, bientôt prête à pondre...

Je serre les poings. Il ne va pas s'y mettre, lui aussi !

— Nous savons que tu parles à quelqu'un qui n'est pas là, lâche soudain Amok, un tout jeune fedeylin au profil anguleux. Nous pensions que... tu avais, disons, des troubles de la personnalité.

« Que j'étais folle, dis-le, Amok. »

— Mais on nous a exposé une théorie intéressante.

Il se tourne vers le recoin où Sai attend en silence. Amok lui fait signe de parler.

— Delyndha a traversé la grotte où se trouvait le tombeau de Savironah avant d'arriver jusqu'au village, déclare celle-ci, gênée. Et, depuis, les rituels de préservation de l'esprit de la déesse ne réagissent pas comme ils le devraient.

Ils savent.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? Quel rapport avec le nuage d'insectes et la nuit maudite qui nous touche aujourd'hui ?

Je contiens ma colère. Leurs prédécesseurs ont ri au nez de ma mère lorsqu'elle affirmait que Savironah avait tenté de s'incarner en moi. Et maintenant, les sages avouent que d'autres signes confirment ses dires ? Qu'ils l'ont jugée trop vite ?

Depuis quand se doutent-ils de la présence de Savironah en moi ? Est-ce qu'ils ressentent la même impression que ceux qui viennent me demander conseil sans avouer que c'est la présence de la déesse qu'ils recherchent ?

À quel moment ont-ils envisagé que la déesse puisse vivre à nouveau ?

Vivek s'éclaircit la gorge.

— Soyons honnêtes avec toi, Jivana. Nous pensons que, d'une manière ou d'une autre, l'esprit de Savironah s'est accroché au tien alors que tu n'étais encore qu'une larveylin dans sa bulle. Tu ne t'es peut-être pas rendu compte que cette seconde voix qui te parle depuis que tu as éclos n'est pas la tienne...

« Et en plus, il me prend pour une idiote. »

— Je sais très bien qui *Elle* est. Vous n’admettez peut-être son existence qu’aujourd’hui, mais moi, je partage mon corps et mon esprit avec elle depuis vingt-cinq ans ! Ce sont des sages comme vous qui l’ont rejetée quand ma mère est venue leur exposer sa théorie sur l’incarnation de Savironah ! C’est à cause de dirigeants comme vous que la déesse s’est cachée en moi tout ce temps !

Ma colère ne le perturbe pas. Au contraire, il sourit, comme si je venais de dire exactement ce qu’il voulait entendre.

Amok trace un signe de chance dans sa main. Il a presque les larmes aux yeux.

— Nos prières ont été entendues, murmure-t-il.

Oh, non, non, non...

— Nous sommes démunis face au fléau qui nous frappe, dit Chandresh. Nous espérons un signe des dieux pour nous guider en ces temps troublés... et la réponse dépasse de loin nos espérances.

Les sages se lèvent et s’agenouillent devant moi, tête baissée. Même Sai les imite. Je ne peux retenir un mouvement de recul.

— Savironah, déesse de la nuit, nous saluons ton retour et t’implorons de nous venir en aide.

Et voilà. Ça recommence.

(Fin de l’extrait)

Jivana est une jeune fedeylin qui porte en elle un joli secret : depuis toute petite, elle partage son corps avec l'esprit d'une déesse qui a échoué à se réincarner. Les deux âmes, loin d'être concurrentes, sont devenues amies et même un peu plus.

Alors que des nuées d'insectes obscurcissent le ciel et imposent une nuit sans fin, le désespoir frappe leur village. Jivana et sa déesse partent à la recherche d'une solution pour que l'astre du jour brille enfin à nouveau. Une quête périlleuse qui les changera à jamais...

Récompensée par de nombreux prix pour ses romans (Ascenseur pour le futur, L'Empire des auras et Le Premier), Nadia Coste revient avec brio dans l'univers de sa première série : Les Fedeylins.



À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 15.90 €
(clic)

En numérique : 6.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-915-1